

GASTON DONNET

EN CHINE

1900-1901

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE - D'ANTIN, 50

1902

Tous droits réservés.

CORNELL &
UNIVERSITY
LIBRARY

A
M. ADRIEN HÉBRARD
DIRECTEUR DU « TEMPS »

*Vous m'avez envoyé en Chine pour écrire ce
livre. Acceptez-en la dédicace, en témoignage
de ma reconnaissance.*

GASTON DONNET.

VERS LA CHINE

Saïgon, 9 août 1900.

Plus on étudie cette question chinoise et plus on se rend compte que plus on l'étudie, moins on la connaît.

Durant l'interminable traversée de Marseille au Cap Saint-Jacques, nous étions là, à bord, une trentaine d'Européens, officiers, fonctionnaires, ingénieurs, commerçants, dont le sujet de conversation fut la Chine, toujours la Chine. Et j'ai aujourd'hui, avec beaucoup d'humilité, le sentiment très net que tout ce que nous avons pu dire sur cette Chine, manquait de tête autant que de queue.

Les militaires voulaient rentrer tout de suite à Pékin, par marches forcées et à pied; l'ingénieur préférait y aller en chemin de fer et le fonctionnaire préférait rester à la porte. Il y avait encore un

globe-trotter de libre opinion pour prendre la défense des insurgés qu'il comparait aux nationalistes, un second globe-trotter taciturne qui ne prononçait qu'une syllabe par quartiers de lune, deux jeunes femmes qui se voyaient déjà massacrées à Shanghai, leurs deux maris qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour combattre ces fâcheux pressentiments, enfin un digne ecclésiastique, selon Jésus, qui prêchait l'extermination.

J'allais de groupe en groupe, souriant, tirant par la manche le militaire, l'ingénieur et le fonctionnaire. J'obtins ainsi de rares confidences. J'appris que le Chinois appartient à la race jaune, qu'il porte une tresse de cheveux dans le dos et qu'il est sensiblement l'ennemi de la civilisation européenne, puisqu'il combat son influence. Et combien d'autres considérables renseignements donnés le soir, sur le pont, du côté du vent, pour que la voix se perde au large!

— Méfiez-vous de Li Hung Chang!

— Méfiez-vous de l'impératrice!

— La conscience asiatique est impénétrable, monsieur!

Vous avez raison, monsieur. Puisque la conscience asiatique est impénétrable, pourquoi donc chercher à la pénétrer? Il n'est rien de mieux que de s'étendre sur une chaise longue, de regarder le grand cercle de la mer, de lire quelques romans pas méchants, de fumer des cigarettes de Port-Saïd et de dormir ses dix-huit heures d'un sommeil de marmotte....

Mais cette grisaille s'efface à Saïgon. Un flot de vie vous saute aux yeux et vous réveille. Les pluies, en ce mois d'août, tombent sans discontinuer : des pluies, non, des cataractes ; le ciel lourd, encapuchonné de nuages noirs, le soleil blafard, éteint, comme une lampe électrique dans une buanderie. Sous cette douche chaude, les arbres tendent leurs feuilles, éclatent en tumulte vert au-dessus des rues de la ville — des rues droites, larges, au sol rouge, couvert de boue.

Et j'ai suivi mes minuscules bonshommes annamites qui trottaient dans cette boue ; j'ai suivi mes dignes amis chinois Mey Long et Luong Traong, le torse nu devant leurs comptoirs, s'escrimant du pinceau à la poursuite de quelque erreur de chiffres. L'autel des ancêtres s'embrumait toujours de parfums divers, un petit cochon de lait reposait dans sa graisse au pied du Bouddha qui en souriait d'aise. Et Mey Long semblait triste.

— Qu'avez-vous, monsieur Mey Long ?

Ce fut ma première interview de Chinois.

Alors M. Mey Long m'expliqua que ses affaires allaient aussi bien que possible, que sa propre santé se maintenait intacte, mais que, malheureusement, il n'en allait pas de même pour celle de sa patrie. Il déplorait notre manque d'entente, il était inquiet. Il avait surpris, près de sa boutique, des lambeaux de conversation sentant la poudre. Saïgon lui apparaissait bardé de fer. « Pas de quartier ! » venait de dire le quatrième comptable de la Banque. « Il faut

aller jusqu'au bout? » répondait l'huissier du tribunal.

Et M. Mey Long était triste, plus triste encore parce qu'il craignait de voir ses compatriotes de Cho-Len faire des bêtises. Le bruit courait que des partisans du prince Tchouan prêchaient la révolte, une révolte spéciale, sans danger pour les révoltés, puisque les sorciers leur assuraient que canons et fusils seraient tous bouchés, au moment du combat, par un des bons génies de la pagode.

Mais M. Mey Long est pyrrhonien, M. Mey Long doute de ses sorciers. Il ne voit pas les fusils français bouchés; il les voit trop bien, au contraire, tirant sur les Chinois, démolissant les magasins, culbutant les jonques, éventrant les sacs de riz! Les autels des ancêtres gisent disloqués, Bouddha tombe sur son ventre, le nez dans la poussière... M. Mey Long est triste, et c'est à peine si la boule jaune de sa figure s'éclaire d'un sourire, quand je prends congé de lui pour aller à Cho-Len suivre la marche de cette révolution.

Est-il besoin de dire que j'ai retrouvé mon Cho-Len des anciens jours, ni plus ni moins troublé? Ses ponts en dos d'âne chargés de charrettes, ses arroyos pavés de sampangs, ses boutiquiers, ses restaurateurs battant des œufs, étirant des pâtes gélatineuses, débitant des quartiers de chat à l'étuvée...

J'ai vu, la nuit, cette fourmilière s'épaissir encore : traîneurs de pousse-pousse, marchands de choses

innombrables qui se mangent, qui se boivent ou qui se fument, collines d'immondices, trognons de choux, peaux et tripes, vieilles odeurs d'opium rance et de santal...

J'ai vu cette foule suante, crasseuse, l'immense foire de ce peuple de magots, mais je n'ai pas vu la révolution. Et je suis rentré aussitôt en ville pour rassurer M. Mey Long.

Pourtant on devine bien qu'il se passe quelque chose. Les officiers sont entourés; les dames, secouées de petits frissons d'épouvanté, s'empres- sent vers eux. Des groupes de marsouins barrent les rues. Quand un Chinois passe, tous lui montrent le poing, psalmodiant, en son honneur, les litanies du général Cambronne.

Au café, on ne parle que de la Chine; au club, on ne parle que de la Chine. Chaque minute, éclo- sent de nouvelles combinaisons politiques et mili- taires. On est plutôt pessimiste qu'optimiste, comme de juste; on vaticine avec tant de fureur que certains en oublient la manille et ne prennent qu'un apéritif, au lieu de la demi-douzaine réglementaire.

Ce matin, trois cents hommes se sont embarqués à bord du *Tanaïs*. La semaine dernière, il en est déjà parti trois cents; la semaine prochaine, il en partira encore davantage. Les demandes de ravi- taillement affluent, les transports font la navette escortés par les navires de guerre; coolies, mulets et bœufs prennent le chemin de Ta-Kou. Des cha- riots, des prolonges d'artillerie passent au galop, des

camions s'embourbent jusqu'au moyeu, des sonneries éclatent, des cloches sonnent, des sirènes gémissent... M. Mey Long a de plus en plus peur

Ici, après ce tableau d'alarme, vient tout naturellement se poser la question de la défense de l'Indo-Chine. La tranquillité de notre colonie n'est-elle pas menacée? Si le désordre gagnait la population annamite? Si les troupes célestes envahissaient le territoire?

Ni l'un ni l'autre. Les Annamites n'ont aucune envie d'être Chinois; et si les Chinois avaient quelque envie de reconquérir les Annamites, ils y trouveraient de grosses difficultés.

La vallée du Mé-Kong étant trop en dehors de leur sphère d'action, inutile d'en parler. Restent donc l'Annam sur la mer et le Tonkin sur la frontière.

Mais l'Annam sur la mer, cela regarde la flotte. Or la flotte chinoise est une flotte spéciale. C'est une flotte qui a peur de l'eau; c'est une flotte hydrophobe. Ses marins dirigent admirablement un navire en cale sèche, voire en bassin fermé, mais dès qu'ils prennent le large, ils ne se sentent plus dans leur élément. Alors ils se troublent, ils confondent un phare avec une passe, une plage avec les grands fonds, et cette double erreur fait qu'ils viennent, au choix, s'échouer ou se briser. Jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu un cuirassé ou un croiseur du Pe-Tche-Li, entrer dans un port autrement qu'à la suite d'un naufrage. Étant donnée

l'horreur instinctive du capitaine de vaisseau chinois **pour la mer**, et, d'un autre côté, sachant que le **gouverneur général** a eu la précaution d'installer **des batteries** sur tous les points faibles de la côte, **on peut, je** crois, soutenir qu'un combat naval est **un événement impossible**.

Au Tonkin seul, il y aurait quelque chance de **guerre**. Une armée y pénétrerait en suivant la vallée du **Si-Kiang** et du **Song-Ki-Kong**, mais elle devrait alors compter avec **Lang-Son** et les casernements qui **dominent** **Na-Cham** et **Dong-Dang**. Quelques centaines d'hommes, avec canons et fusils à tir rapide, **tiendraient** ses forces en échec.

Tout au plus aurait-on à craindre les pillards **entre Lao-Kaï**, **Cao-Bang** et **That-Sé**, car, de même que la marine chinoise est une marine spéciale, de même l'armée chinoise est une armée spéciale. Elle a, **comme** toutes les armées du monde, des officiers et des soldats; seulement ces officiers et ces soldats **ne sont** jamais payés. L'honneur d'être militaire **leur suffit**; le restant, ils doivent le demander au **brigandage**. Toutes les fois qu'un Chinois, sur les **routes** de sa patrie, est victime d'un vol ou d'un **assassinat**, il pense que ce sont des gens officiels qui l'ont arrêté, dévalisé, coupé en morceaux — et **c'est bien** là une consolation.

Certes, il faut s'attendre, si le drame se continue **dans le Nord**, à voir ces bandes d'affamés écumer **nos frontières**. Du côté du **Yun-Nan**, il y a presque **une menace**. Il est vrai que là, nous avons donné

des preuves de faiblesses — première faute.

L'année dernière, à Mong-Tse, on nous volait 8,000 piastres, on nous tuait deux sujets indigènes : on attend toujours la réparation. Il y a trois mois nous quitions Se-Mao ; les missionnaires anglais y sont encore. C'est presque l'abandon de ce pays que de si grands intérêts politiques devraient faire nôtre.

Il n'est pas besoin d'étudier longuement la carte pour reconnaître que le Yun-Nan est le grand passage, l'Afghanistan de l'Indo-Chine. Imaginez un plateau de 1,500 à 2,000 mètres, d'où descendent toutes les rivières de l'Extrême-Orient. Mettez là-dedans une population qui n'est pas chinoise, qui hait les Chinois, parce qu'elle a été conquise par eux. Songez que tous les chefs militaires sont musulmans et qu'il y a trente années, à peine, on massacrait les musulmans par millions à Ch'u-Hsing fou et à Hui-Lung...

A côté de Yun-Nan, se place le Kouang-Si, foyer politique plus important, plus dangereux. Les sociétés secrètes, ces plantes grimpantes de l'Empire du Milieu, comme disait le philosophe Meng-Tse, y pullulent. Depuis deux ans, nous leur barrons la route, grâce à nos relations amicales avec les mandarins. Nous avons notamment le fameux maréchal Sou qui paraît nous adorer par raison financière. Cette façade se maintiendra longtemps encore, à condition toutefois que les troupes chinoises ne s'en mêlent point. Si ces troupes s'en mêlaient, nous nous trouverions alors en face d'une horde de huit

à dix mille pillards, qu'il faudrait repousser à coups de crosse. Mais déjà les précautions sont prises. Les territoires militaires se couvrent de postes, destinés à former une sorte de marche entre la ligne de frontière et le Delta.

Aussi bien tout est resté calme au Tonkin, à part deux ou trois tentatives d'expulsion de missionnaires. On a parlé de Pavillons-Noirs remontant vers le Nord ; on a parlé de deux mille fusils Mauser entre les mains des sociétés secrètes ; on a parlé... on a parlé... De qui et de quoi n'a-t-on pas parlé ? C'est une maladie ici, on invente des nouvelles. Chaque jour, il en circule plusieurs douzaines dans la ville. On les commente, on les amplifie, on les enveloppe d'accent marseillais, après quoi, les gens prudents attendent les dépêches officielles, pour être fixés.

A ce propos, j'oubliais de vous signaler une des plus grosses questions du jour : l'île de Haï-Nan, qui pourrait bien, elle aussi, nous donner quelques ennuis. Lorsque, il y a plusieurs mois, le contre-amiral Courrejolles a fait saisir la canonnière du tao-taï, il a trouvé, parmi les papiers de ce mandarin, une preuve de sa complicité dans le mouvement du 15 décembre 1897. (Vous vous le rappelez, ce mouvement où un Français fut massacré à Thaï-Binh?)....

Depuis cette découverte, tout le monde se méfie. M. Doumer, sans perdre de vue son cher Yun-Nan, a la moitié d'un œil braqué sur Kiang-Tchéou et

Nan-Ho-Sou. Déjà il a pu installer, au prix de quels efforts! un colon français, plus un agent des postes, un instituteur et un médecin. Dès qu'il y viendra un coiffeur et un cafetier, la colonie, au grand complet, aura probablement atteint son maximum de prospérité. Il ne restera plus alors qu'à créer un ordre de chevalerie.

Et j'en aurai terminé avec cette question de défense, quand j'aurai de nouveau affirmé, après deux voyages accomplis à un an d'intervalle, combien la sécurité de nos quatre grands États indo-chinois apparaît complète. Il se dégage de cet ensemble une impression de force, d'union absolue.

La Cochinchine est une terre aussi française que la Martinique ou le Sénégal. Le Cambodge est si admirablement pacifié, qu'un bataillon de milice assure l'ordre en toute son étendue. L'Annam possède un empereur qui est un mouton entre nos mains. Le Tonkin ne craint que ses pirates, quelques tas de faméliques. Or, pour leur faire face, nous pouvons disposer, en temps normal, de 40,000 hommes de troupes blanches et de 20,000 hommes de troupes indigènes. C'est plus qu'il en faut pour dormir tranquilles et considérer avec l'orgueil du propriétaire, maître chez lui, ce coin de la carte d'Asie qui va de Ca-Mao à la baie d'Along. Si, au moins, le propriétaire prenait la peine de cultiver toutes ses propriétés!..

Mais je n'ai pas l'intention de développer une des trois conférences-modèles de M. Bonvalot sur

la colonisation française et étrangère. J'ai voulu simplement, avant de mettre pied en Chine, où se passent les terribles choses que l'on sait, vous rassurer sur la situation actuelle du Tonkin, tâcher de vous démontrer que, quoi qu'il arrive, quelque tournure que prennent les événements, jamais la vallée du fleuve Rouge ne sera sérieusement menacée.

Voilà qui est fait.

EN CHINE

1900-1901

I

Shanghai, 24 août.

Je m'étais formellement promis, avant de partir, de ne jamais décrire ce que l'on est convenu d'appeler « les grands spectacles de la nature », car ce sont là de très fâcheuses habitudes, à peine permises à Pierre Loti et à M. de Buffon. Mais, d'un autre côté, voici qu'on me fait observer qu'un récit de voyage, quel qu'il soit, ne saurait être complet, digne d'être lu par les lettrés, s'il ne renfermait, au moins, un ou deux essais de ce genre de rhétorique. Alors je note, à l'intention de ces lettrés, le coucher de soleil que nous avons pu voir la veille de notre arrivée à Shanghai. Quelque autre jour, je noterai quelque lever du soleil — et je

pense qu'après cette preuve de bonne volonté, les lettrés voudront bien me laisser tranquilles.

Cela s'est étendu en nappe sur le bleu sombre de la mer. C'a été d'abord, des nuages jaunes échevelés comme des crinières; puis, le ciel s'est métallisé, on l'aurait dit recouvert d'une immense calotte de cuivre — et d'autres nuages sont venus, par rangs pressés, éveillant des formes de cauchemars, des ombres livides, des gueules béantes de bêtes d'Apocalypse... Pendant quelques minutes, nous avons eu la bataille des couleurs folles, l'impressionnisme exaspéré, les hurlements des rouges et les fracas des violets... Quand une nouvelle procession de nuages a glissé, comme une éponge, pour effacer cette palette. Une même teinte de cire fondue recouvre maintenant la mer, cette teinte, qui rappelle les délicatesses en grisaille des céramistes scandinaves, avec, par endroits, des bleus indéfinissables, des bleus de lacs alpestres, des bleus de soie...

Le soleil, au ras de l'horizon, semble osciller longtemps, ivre de lumière voilée. Et quand il s'enfonce en entier, quand il ne reste plus de lui qu'une flaque de pourpre, alors la mer s'illumine paren dessous, une sorte de clarté diffuse nous enveloppe... Et la nuit arrive doucement, sans transitions, sans secousses, comme une caresse d'éventail, comme si c'était encore ce jour voilé, infiniment doux, qui continuait...

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous

sommes dans une eau boueuse, couleur chocolat délavé, couleur de Chinois. Devant nous, s'étend une plage basse, et le long de cette plage, à portée de canon, des navires à l'ancre crachent de la fumée, pour se distraire.

Cette eau est celle du Yang-Tse-Kiang et du Hoan-Pou réunis; et ces navires sont des navires de guerre européens. Pour compléter le paysage, nous ajouterons encore des baraques de pêcheurs sur pilotis et des jonques dont les voiles jaunes déployées ressemblent à d'immenses gaufres.

Nous stoppons. La Santé arrive, nous examine comme des bestiaux pour savoir si nous n'avons pas la peste. Il paraît certain que nous n'avons pas la peste; on peut débarquer. Une chaloupe vient nous prendre et remonte le Yang-Tse-Kiang. Dans deux heures, nous serons à Shanghai.

Le fleuve, très large, ronge les terres qui le bordent, étend sa monotonie jaune sur près d'un kilomètre. On ne voit rien qu'un ruban de rive d'un vert très tendre, les murailles des forts de Woo-Sung au seuil de l'eau et, derrière ces murailles, des légions de manœuvres qui charrient de la terre, enfoncent des pieux, consolident des palissades...

J'ai un moment de délicieuse émotion quand je songe que ces manœuvres sont des Chinois, qu'en ce moment ces Chinois rétablissent leurs défenses et qu'il suffirait du plus petit de leurs canons pour couper en deux notre chaloupe. Et cela devient de

sommes dans une eau boueuse, couleur chocolat délavé, couleur de Chinois. Devant nous, s'étend une plage basse, et le long de cette plage, à portée de canon, des navires à l'ancre crachent de la fumée, pour se distraire.

Cette eau est celle du Yang-Tse-Kiang et du Hoan-Pou réunis; et ces navires sont des navires de guerre européens. Pour compléter le paysage, nous ajouterons encore des baraques de pêcheurs sur pilotis et des jonques dont les voiles jaunes déployées ressemblent à d'immenses gaufres.

Nous stoppons. La Santé arrive, nous examine comme des bestiaux pour savoir si nous n'avons pas la peste. Il paraît certain que nous n'avons pas la peste; on peut débarquer. Une chaloupe vient nous prendre et remonte le Yang-Tse-Kiang. Dans deux heures, nous serons à Shanghai.

Le fleuve, très large, ronge les terres qui le bordent, étend sa monotonie jaune sur près d'un kilomètre. On ne voit rien qu'un ruban de rive d'un vert très tendre, les murailles des forts de Woo-Sung au seuil de l'eau et, derrière ces murailles, des légions de manœuvres qui charrient de la terre, enfoncent des pieux, consolident des palissades...

J'ai un moment de délicieuse émotion quand je songe que ces manœuvres sont des Chinois, qu'en ce moment ces Chinois rétablissent leurs défenses et qu'il suffirait du plus petit de leurs canons pour couper en deux notre chaloupe. Et cela devient de

vous verrez Shanghai dépeuplé, sans femmes, sans vieillards et sans enfants, tous s'étant réfugiés au Japon, dès le commencement des révoltes. Seuls, les hommes valides sont restés ; le soir venu, ils se barricadent dans leurs maisons et ne s'endorment qu'un revolver à chaque poing. »

Abusé par cette promesse, je me suis promené tout l'après-midi et une partie de la nuit, à la recherche d'émotions de siège. J'ai voulu d'abord visiter les rues qui terminent la concession internationale. Il y a là un quartier habité par les seuls Chinois, où il doit être, à coup sûr, très imprudent de s'aventurer seul.

Je marchais au milieu de la chaussée pour déjouer les embuscades, quand tout à coup j'aperçus, à cinquante pas de moi, une jeune demoiselle, suivie de son frère, garde du corps d'une douzaine d'années, tous deux n'ayant, en fait d'armes, qu'une paire de raquettes à tennis. Une seconde demoiselle suivait un peu plus loin à cheval... Je n'ai pas attendu d'en voir une troisième, pour m'en aller. Deux demoiselles suffisant amplement à vous renseigner sur les rigneurs d'un siège.

Et le soir, sur le Bund, à la promenade de cinq heures, en ai-je vu encore d'autres demoiselles, de grandes et de petites misses, plusieurs pensionnats défilant sous l'œil attentif de leurs maîtresses ! On se demande, s'il est vrai que la moitié de la population féminine soit allée se réfugier au Japon, de combien donc d'éléments se composait cette po-

pulation? Et si quelque danger menace encore Shan-ghai, on se demande aussi de quelle manière on devrait célébrer l'héroïsme avec lequel les Shanghaïens attendent l'approche de ce danger?

Mais non, après une nouvelle promenade sur le Bund, on a l'impression d'une ville bien portante qui ne pourrait longtemps écouter sans rire une conférence sur le péril chinois. C'est qu'ici les Chinois sont en même temps chez eux et chez nous; ils ne sauraient vivre sans nous, pas plus que nous ne saurions vivre sans eux. Tous leurs capitalistes font des affaires avec les Européens, commanditent des entreprises européennes. Li Hung Chang, le plus gros d'entre eux, a la majeure partie de sa fortune placée dans l'industrie anglaise. Pourquoi irait-il risquer de perdre cette fortune en poussant à la guerre?....

Ce Bund, c'est tout l'Orient, c'est toute l'Europe, c'est le monde entier qui défile...

Les Chinois, gras et luisants, aux faces pleines, les Chinoises vermillonnées, roulant sur leurs petits pieds bots; des missionnaires en costume de Célestes avec la queue sur leurs épaules, des mathurins en bordée, et la cohue des pousse-pousse, des dog-carts, des victorias, des breaks cahotant cette foule d'Anglais, d'Allemands, de Russes, d'Italiens, de Français, d'Espagnols, de Portugais. La ruée des appétits, la fièvre des fortunes rapides, achetant

tout, vendant tout, des bœufs aujourd'hui, des soies le lendemain...

Il sort de cette Cosmopolis une admirable leçon d'énergie. Et ce qui frappe le plus, c'est que le caractère de la race s'y conserve intact. Ces gens-là se touchent, se pénètrent et jamais ne se fondent. L'Allemand reste Allemand, le Russe reste Russe, l'Anglais reste Anglais, garde ses habitudes anglaises, ses goûts anglais, son club, son bar où l'on consomme toujours debout, toujours pressé, l'éternel whiskey-soda. Le Français aussi reste Français, un peu bavard et bon enfant. Il prend son apéritif avec fracas; il en prend un, on dirait qu'il en prend dix; l'Anglais en prend dix, on dirait qu'il n'en prend qu'un.

Après le dîner, ce sont d'interminables parties de cartes sur les tables de marbre. On cause politique, on émet ses vues sur le partage de la Chine. La chaleur est étouffante, on sue, on boit, on se dispute, on braille et l'on se sépare toujours bons amis. Chacun retrouve son pousse-pousse à la sortie de minuit et rentre chez soi, à travers les ruelles chinoises... Et le lendemain continue la veille, sans plus d'émotions, sans plus de complications d'existence. De temps en temps, une dépêche importante arrive. Alors on n'est occupé qu'à la commenter: des groupes se forment, les visages se font anxieux, les bras esquissent des gestes de menace. Et puis l'indifférence première reparait, chacun retrouve son pousse-pousse à la sortie de

minuit et rentre chez soi, à travers les ruelles chinoises...

Au fond, Shanghai se désole de cette existence monocorde, de cette inébranlable sécurité qui permet aux jeunes misses de circuler seules avec leurs petits frères de douze ans. Shanghai est jaloux de Tien-Tsin et de son siège; Shanghai voudrait avoir une histoire et c'est alors que, pour ses biographes futurs, Shanghai a créé son corps de volontaires.

Ils sont armés de fusils perfectionnés, ils sont vêtus de costumes khakis et ils font régulièrement, trois fois par semaine, l'exercice, le soir à neuf heures, sur le Bund. Toutes les nations sont représentées, y compris les Suisses et les Belges. Vous devinez si les jalousies sont grandes et en quels accents elles se traduisent!

Et notez que, pour aviver encore ces plaies d'amour-propre, nous avons des revues générales! J'ai pu assister à la dernière, passée par l'amiral Seymour. On s'y était préparé longtemps à l'avance; les photographes n'en dormaient plus. Dès cinq heures de l'après-midi, la grande voie, Nanking road, qui conduit au champ de courses, transformé pour la circonstance en Champ de Mars, ne contenait que des volontaires et les admirateurs et les admiratrices des volontaires — c'est-à-dire la population complète. Les bons Chinois, rangés sur le trottoir, devant leurs boutiques, regardaient filer cette avalanche avec des yeux ronds.

On arrive sur la pelouse; on sonne le rassemblement; les troupes se groupent par pays d'origine. Les Allemands en casque à pointe, les Anglais en bonnets noirs, et bien loin en arrière, les tout petits, petits, petits Japonais qui se dépêchent de toute la vitesse de leurs petites jambes.

Arrivent aussi quelques vieux messieurs, armés jusqu'aux dents et coiffés de grands chapeaux boers.

— Vous avez là une bien belle carabine, dis-je à l'un d'eux. Tous mes compliments.

— C'est un lee-metford, monsieur, un lee-metford dernier modèle, tellement dernier modèle que voilà quarante fois que je le décharge, sans avoir pu encore trouver le moyen d'apprendre à le recharger.

Je n'entrerai pas dans le détail des manœuvres; je dirai tout de suite que le défilé fut admirablement exécuté au son d'une musique tagale qui jouait un air d'enterrement.

Les Anglais tenaient leur sabre comme un cierge; les Américains imitaient les Anglais; les Allemands marchaient au pas de parade — vous connaissez ce fameux pas de parade qui ferait croire à un spectateur mal renseigné que les soldats de l'empereur Guillaume sont tous montés sur des jambes de bois —; les Français avaient conservé leur allure dégagée habituelle. Et j'oubliais les petits, les tout petits Japonais qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour suivre...

Le même soir, on a fêté la nouvelle de la prise de Pékin, en donnant une grande soirée au Sport-Club. Il y avait deux orchestres : l'orchestre tagal, déjà cité, et une douzaine de binious indiens avec accompagnement de grosse caisse. Et il y avait aussi un bar. Et combien de haltes devant ce bar ! Combien de gentlemen inconnus, qui me secouèrent le bras droit de haut en bas, et de bas en haut, comme une pompe, après quoi, d'une voix brève, profonde, venant de leurs bottes :

— Oh! yes, french! (un temps) whiskey-soda?

— Oh! yes, french!... whiskey-soda?

— Oh! yes, french!... whiskey-soda?

— Oh! yes!...

Du whiskey-soda, je me souviens que nous passâmes à toutes les combinaisons des gin-sodas et des brandy-sodas, et que nous abordâmes la grande famille des cocktails. On me menaçait déjà de pale-ale, de porter et de claret et je serais probablement mort aujourd'hui sous la table si, entre deux *pints*, je n'avais réussi à rassembler les derniers restes de mon équilibre pour m'enfuir...

Mais vraiment non, je ne voudrais pas terminer cette lettre, sans adresser des excuses à Shanghai et à ses volontaires. Mon irrespect tient, je pense, à ce que, malgré moi, je vois encore tous les gardes nationaux, à travers Louis-Philippe et Labiche, dans la personne de ce bonnetier du *Chapeau de paille d'Italie* qui ne prenait sa faction qu'après avoir eu soin d'apporter avec lui une

flanelle de rechange. Je ne fais, du reste, aucune difficulté pour reconnaître que la comparaison n'est pas sérieuse. Je suis absolument sûr que tous les volontaires, au moment du danger, se serviraient en soldats de leurs fusils et de leurs sabres.

Et puis enfin, ce n'est pas leur faute si le danger n'est jamais venu ! Aussi bien, on peut toujours dire qu'il a failli venir. Au début des hostilités, la seconde capitale du Kiang-Sou a vécu des jours tragiques. « Nous avons été à deux doigts du siège, m'affirmait un vieux résidant. Représentez-vous le fleuve couvert de navires et pas un croiseur européen pour leur répondre. Les commerçants chinois restés nos amis venaient tous les matins nous apporter leurs compliments de condoléances. Ils se persuadaient que nous devions avoir une peur énorme et, de fait, nous n'en menions pas large. Cependant l'heure de la revanche approchait. Les flottes européennes mouillèrent à l'entrée du Hoan-Pou, et nos Chinois, à leur tour, prirent peur et quittèrent la ville par milliers. »

C'était la tranquillité au point de vue indigène, mais c'était la jalousie, la dispute, sur le terrain politique.

Les Anglais, par habitude, tirèrent les premiers. Ils s'apercevaient, depuis longtemps, que la vallée du Yang-Tse formait une très belle province destinée, tôt ou tard, avec le restant de la terre, le lune et les autres planètes du système solaire, à compléter la carte de leur empire colonial.

Alors ils combinèrent un coup de main qui devait commencer par Woo-Sung. Leurs troupes s'empareraient du fort et de là remonteraient vers Shanghaï, qu'elles occuperaient sous le prétexte d'en assurer la défense.

Notre consul général, M. de Bezaure, se montra très énergique :

— Si vous amenez des forces, leur dit-il, nous en amènerons aussi. Et partout où vous irez, nous vous suivrons.

Les Anglais hésitèrent. Des paris s'ouvrirent aussitôt : « Ils débarqueront!... Ils ne débarqueront pas!... » Au club, on prit position; au bar, on se regarda en chiens de faïence. Il y eut une baisse sensible dans la consommation des whiskey-sodas anglo-français.

Enfin la méthode Chamberlain triompha. Il fallait compléter la carte et le débarquement fut décidé. Deux mille Sikhs vinrent camper dans la ville. Mais le même soir, M. de Bezaure ordonnait la descente de 50 marins des croiseurs stationnaires *Amiral-Charner* et *Pascal* et, dix jours après, sur sa demande, 700 fantassins de marine et une batterie d'artillerie, venant du Tonkin, assuraient le contingent définitif.

Les choses en sont là. Il y a maintenant dans les deux concessions, 2,800 hommes de troupes et ça n'est pas fini, car on annonce que les Allemands se décideront à suivre notre exemple.

Shanghaï, si bien gardée, a dû perdre mainte-

nant tout espoir d'utiliser ses volontaires,... A moins que...

A moins que les événements ne s'accroissent du côté de Han-Keou. On parlait d'y expédier un détachement. Nous verrons. Tout dépend de ce qui se passera dans le Nord. Demain je monte à Pékin pour le savoir.

Tien-Tsin, 6 septembre.

En Chine, il ne faut jamais être pressé. C'est Marco Polo qui l'a dit, et depuis 1295, nous devons croire Marco Polo.

— Monsieur, avais-je demandé à l'employé d'une *British Chinese Company* quelconque de Shanghai, monsieur, je voudrais aller à Ta-Kou.

— *All right...* 70 dollars.

J'aligne les 70 dollars sur la table.

Maintenant, quand partons-nous?

— Oh! cette après-midi, sans faute, à quatre heures.

A quatre heures, je monte à bord. Le capitaine fume sa pipe sur le pont, en lisant les *Daily News*. Il me regarde d'un air indifférent, tousse, crache et continue sa lecture.

J'ose l'interroger :

— Pardon, monsieur, je crois que nous devons bientôt partir?...

— *No.*

— Cependant il me semble que mon billet de passage...

— *No.*

— Et si c'était un effet de votre obligeance de bien vouloir me renseigner?...

— *No.*

Il n'y a plus rien à tirer de ce capitaine laconique. Je ne le salue point, ce qui ne paraît point l'offenser, et je m'en vais aussitôt à la recherche de l'employé de la Compagnie quelconque, que je trouve, à son bureau, en train de lire, lui aussi, les *Daily News*.

— Pensez-vous, monsieur, que nous pourrions partir aujourd'hui?

— *No.*

— Demain?

— *No.*

— Après-demain?

— *No.*

Enfin, après tant d'efforts, si grands que le plus mince d'entre eux suffirait à ma béatification, je finis par apprendre que, si nous ne partons pas, c'est parce que nous attendons une cargaison de bœufs qui s'obstine à ne point venir. Dès que les bœufs arriveront, le capitaine aura probablement fini de lire les *Daily News*; alors il lèvera l'ancre.

Il a levé l'ancre quatre jours après, les bœufs y ayant mis de l'entêtement. Et que de bœufs! On en aurait placé dans les cabines, si les cabines

n'avaient été déjà occupées par des Anglais, des Allemands, des Hollandais, des Autrichiens, des Russes et des Américains, toute l'habituelle suite des armées en campagne, tous, vendeurs ou acheteurs, venus pour doubler leur fortune en quelques mois et y réussissant.

Quand nous arrivons à Ta-Kou, il pleut toujours ; un épais brouillard nous enveloppe. Nous sommes dans la mer ou nous sommes dans le ciel, on ne sait plus au juste. Mais vers midi, le soleil troue les nuages. Alors nous voyons des colonnes de fumée monter à l'horizon et la masse des navires de guerre se clouer sur l'eau.

Le patriotisme de nos marchands de bœufs exulte. Ils se battent à coups de lorgnette ; ils voient leur pavillon partout. Des discussions s'engagent sur le nombre et la portée des canons, la force des équipages et des machines et la valeur des officiers. Le Hollandais entame une conférence sur l'histoire de sa marine : il remonte à Ruyter ; mais l'Anglais lui oppose Nelson, et l'Américain, vexé de n'avoir point d'aïeux, est forcé de se rabattre sur l'amiral Dewey. Tout cela prend fin par un poker monstre.

Cette côte de Chine est désespérante, l'infini plat, la tristesse qui vous tombe par centaines de quintaux sur les épaules. Le Peï-Ho, fleuve de boue, rives de boue — et, dans cette boue, des jonques en ruines et des cahutes en ruines. Et le ciel gris, et la pluie, la pluie, la pluie... Où sommes-nous ? Quelles nations, quelles races se disputent ce tas de

n'avaient été déjà occupées par des Anglais, des Allemands, des Hollandais, des Autrichiens, des Russes et des Américains, toute l'habituelle suite des armées en campagne, tous, vendeurs ou acheteurs, venus pour doubler leur fortune en quelques mois et y réussissant.

Quand nous arrivons à Ta-Kou, il pleut toujours ; un épais brouillard nous enveloppe. Nous sommes dans la mer ou nous sommes dans le ciel, on ne sait plus au juste. Mais vers midi, le soleil troue les nuages. Alors nous voyons des colonnes de fumée monter à l'horizon et la masse des navires de guerre se clouer sur l'eau.

Le patriotisme de nos marchands de bœufs exulte. Ils se battent à coups de lorgnette ; ils voient leur pavillon partout. Des discussions s'engagent sur le nombre et la portée des canons, la force des équipages et des machines et la valeur des officiers. Le Hollandais entame une conférence sur l'histoire de sa marine : il remonte à Ruyter ; mais l'Anglais lui oppose Nelson, et l'Américain, vexé de n'avoir point d'aïeux, est forcé de se rabattre sur l'amiral Dewey. Tout cela prend fin par un poker monstre.

Cette côte de Chine est désespérante, l'infini plat, la tristesse qui vous tombe par centaines de quintaux sur les épaules. Le Peï-Ho, fleuve de boue, rives de boue — et, dans cette boue, des jonques en ruines et des cahutes en ruines. Et le ciel gris, et la pluie, la pluie, la pluie... Où sommes-nous ? Quelles nations, quelles races se disputent ce tas de

Quant aux marsouins français, on peut entendre leurs invocations à Cambronne! Même les chevaux, même les ânes attachés aux piquets des tentes, s'ils savaient parler et se plaindre...

La voie étant sous la surveillance et la protection de l'armée russe, un officier d'infanterie nous invite à monter en wagon. Le matériel est à moitié démoli : la locomotive pleure ses tôles défoncées et dans les cloisons qui séparent les premières classes des secondes, on peut compter par douzaines, les traces des balles et des boulets.

Les quelques rares porteurs qui n'ont pas fui rassemblent, à la hâte, les bagages et on les paye en monnaie de guerre, c'est-à-dire avec de la schlague. Je vois toujours l'un d'eux, un vieillard à grêle barbe blanche, aux yeux mouillés de sanie, à la carcasse tremblotante et si maigre que les os trouent la mince cotonnade bleue qui les recouvre. Cette larve veut porter une caisse sur ses épaules; la caisse trop lourde l'aplatit contre le sol. Un soldat lève sur lui son nerf de bœuf : l'homme résigné n'essaye pas un mouvement. Les coups tombent : il ne pousse pas un cri. Mais ses yeux, ses tristes yeux usés implorent grâce. Les coups tombent toujours. Et, il n'a plus la force de résister davantage, il s'abandonne, il s'affale dans la vase. Le soldat fatigué de frapper le laisse là — et il meurt là, pauvre bête chinoise.

Et après le siège de Pékin, après Tien-Tsin, après les massacres du Chan-Si, où les Boxeurs cou-

pèrent les pieds et les mains d'un évêque et de ses missionnaires ; après avoir entendu cent récits de cruautés froides que Mirbeau a oubliés dans son *Jardin des Supplices*, je ne puis pas ne pas voir ce vieux à genoux, les mains jointes, qui demandait grâce et qu'on a tué.

Deux mécaniciens russes chauffent la locomotive, un peloton de soldats prend place dans les compartiments de tête et de milieu — et le train se met en marche. Inutile d'observer qu'il pleut toujours et que, de chaque côté de la ligne, la boue s'empile en quantité si invraisemblablement phénoménale, qu'un détachement japonais qui passe, disparaît jusqu'au ventre et nous donne l'illusion de pilotis marcheurs.

— Qu'est-ce que nous sommes venus faire dans ce sale pays, dites, monsieur? me demande, ironique, un petit soldat d'infanterie de marine. Ah! bon Dieu de bon Dieu! regardez-moi ça? y pleut tout le temps! Quand on a fini un rhume, on en recommence un autre, à cause qu'on a toujours les pieds mouillés et aussi rapport à ce qu'on n'a pas des bottes comme les Russes. C'est plat, y a pas d'arbres, y a rien que de la saloperie d'herbes. Y a même pus de Chinois, rapport à ce que tous ces froussards se sont trottés dans l'intérieur. Dans le temps, avant la guerre, quand l'impératrice était bien avec la France, les « têtes à queues » vous apportaient encore des œufs, des poulets, quéques légumes, des aubergines des poireaux, de la salade.

Ah! pour sûr, pas de la salade de chez nous, mais, enfin, ça passait tout de même, sans indigestion, tandis que, maintenant, faut manger du singe, de la bidoche de réserve et le biscuit. On a beau taper sur les coolies à coups de bâton, y veulent plus rien savoir; ils nous feront tous crever de faim, c'est sûr. Vous pouvez bien dire ça dans votre journal, allez!... Dans quel journal que vous écrivez, monsieur, sans vous commander? Le *Temps*? C'est un grand journal, ça?

— Mon Dieu, oui.

— Tiens, je connais pas. Mais ça fait rien, vous pouvez tout de même raconter que nous ne sommes pas contents et si vous voulez mon nom, vous savez, j'ai pas peur de vous le donner... Moi, tenez, une supposition : ce que je vous dis là, je le dirai aussi bien au colonel, au général, au ministre de la guerre, à l'empereur, à tout le tremblement ! Ça m'épaterait pas plus que de fumer cette cigarette. Voilà comme je suis...

— Et si des fois, vous vouliez d'autres renseignements encore, vous auriez toujours l'occasion de me demander à la 4^e du 3. J'en ai tout un gros livre à raconter. Il y en a eu de belles, allez! C'est malheureux, mais tous, Japonais, Allemands, Anglais, Américains, tous, tous, nous ont passé sur le ventre! Nous sommes les derniers, monsieur, comme je vous le dis. Pas d'ordre! faut se battre et claquer des dents, tandis que les autres y bouffent six fois par jour! Ah! là là, si ma pauvre mère me

voyait! La classe! la classe! bon sang de sort!...

Je vous supplie de ne pas trop prendre au sérieux les lamentations de mon troupier de la 4^e du 3. C'est une manie commune à tous les Français que de se plaindre ; c'est une rebattue que de verser des larmes sur notre mauvaise organisation, sur notre manque de stabilité politique, notre stérilité d'initiative, jointe à la stérilité de nos épouses. Environ une demi-douzaine de fois par soirée, depuis les trois semaines que je suis en Chine, je vois se dresser, à mes côtés, l'ombre du Français qui se plaint. Il me tient de ces propos à faire sangloter tous les patriotes. J'avoue qu'au début, j'y allais aussi de ma grosse émotion, mais maintenant, je me cuirasse, et quand mon désespéré entame la liste de nos infériorités nationales, comme je suis sûr que ce qu'il me dira ressemblera absolument à ce que me disait hier, avant-hier et les dates précédentes, ses compatriotes et compagnons en désespoir, je le laisse continuer, par politesse, je murmure une particule affirmative, un *oui*, de dix minutes en dix minutes, toujours par politesse, mais intérieurement, je me promène, je franchis les mers et je m'installe en certain coin du boulevard que je connais bien et d'où je regarde passer M. Le Bargy...

Tong-Tcheou, 10 septembre.

En remontant le Peï-Ho pour aller à Pékin sur une mauvaise jonque que des coolies tiraient à la cordelle, j'ai eu la chance de faire route avec trois Français qui avaient assisté au fameux siège.

Nous avons couché sous la même tente pendant huit nuits ; il nous a plu sur le dos pendant quarante-deux heures ; nous avons délicieusement rôti au soleil pendant neuf jours ; nous avons bu de l'eau du fleuve qui sentait le vieux cadavre chinois et nous avons échoué quatorze fois et demi.

Mais je n'ai pas senti la pluie, mais je n'ai pas senti le soleil, et je n'ai pas senti le vieux cadavre chinois parce que, pendant tout ce temps-là, j'ai vécu avec ces témoins les dates inoubliables de cette défense.

En voici le récit tel que j'ai pu le saisir et le préciser dans le désordre de la conversation, dans le désordre des souvenirs se heurtant en masse. J'ai

tâché à lui conserver son allure rapide, précipitée...

Si le titre ne vous paraît pas trop prétentieux, ce sera là l'histoire du siège. Un de ces prochains jours — pardonnez-moi encore cette prétention — j'essayerai d'en faire la chronique.

Vers la fin du mois de mai, les employés du chemin de fer de Tchan-sin-Thien, situé à 50 kilomètres de Pékin, sont obligés de battre en retraite. La ligne est coupée, les ponts incendiés. Un combat s'engage près de la gare : quatre Boxeurs sont tués. Il faut se replier, camper comme on peut, envoyer comme on peut une demande de secours à la légation de France et attendre. Heureusement la nuit se passe très calme. Mais au petit jour, un mandarin ordonne de partir immédiatement ; le danger presse. Partir, certes on ne demande pas mieux, mais comment ? Enfin, cahin-caha, on se met en route. Le préfet fournit de mauvais chevaux et c'est un voyage interminable à travers la grande plaine ; à chaque instant des soldats qui vous arrêtent, vous menacent... Mais la petite troupe résiste et continue — et le 29 mai, à dix heures du soir, 13 hommes, 9 femmes et 6 enfants arrivaient à Pékin, à moitié morts de faim et de fatigue. Aussitôt ils apprenaient, qu'après leur départ, les soldats réguliers avaient mis le feu au dépôt de Tchang-sin-Thien et que leurs compatriotes de la ligne de

Pao-Ting, poursuivis comme eux, descendaient le fleuve sur Ta-Kou. C'était la préface de la guerre

Le 31 mai, les troupes parties de Tien-Tsin, au secours des Européens, atteignaient Ma-chia-Pou. Elles étaient placées sous les ordres du colonel russe de Wogack et se composaient de 75 Français que commandait le lieutenant de vaisseau Darcy, de 75 Anglais, de 75 Russes, de 50 Américains, 40 Italiens, 50 Autrichiens et Allemands et 22 Japonais.

Les Boxeurs deviennent de plus en plus menaçants. Ils s'avancent pour brûler la cathédrale de Pékin, le Pei-Tang; on les arrête. Ils reviennent à la charge, tellement dangereux que d'aucuns parlent de battre en retraite sur Tien-Tsin. Mais déjà une ligne de fer et de feu les enveloppe, le projet est impraticable: il faut rester-là, se défendre ou mourir. On apprend que deux missionnaires anglais ont été tués, que les missionnaires américains de Tong-Tcheou se sauvent à marches forcées et que des frères catholiques les suivent de près.

Toutes ces nouvelles tombent coup sur coup, affolantes. C'est à croire que la Chine entière est soulevée et que la poignée d'Européens qui se débat sous cette masse d'hommes en sera écrasée, sans pouvoir combattre.

Cependant la ville est calme. Le Tsong-li-Yamen nous informe que des ordres sont donnés pour nous protéger, mais il y a trop de Boxeurs, il

craind de ne pouvoir les réduire; déjà le marché mongol est couvert de soldats. Les ministres se réunissent. On va prendre des mesures. Les quelles? On ne sait plus. Tout va de mal en pis. On apprend que le champ de courses a été brûlé, qu'un gardien vient d'être tué... Et, nouvelle vingt fois plus terrible encore, le prince Tchouan, le grand ennemi des Européens, fait partie, depuis hier, du Conseil de l'Empire.

Si au moins de nouvelles forces arrivaient! Quelques-uns s'avancent à leur rencontre, mais rien. Et au retour, le chancelier du consulat japonais, qui s'était écarté de la colonne, est massacré par les Boxeurs.

Durant toute la nuit du 12 juin, le gong ne cesse de résonner. La Banque russo-chinoise déménage; les femmes et les enfants des employés se réfugient dans les bureaux de la légation russe. Et les troupes ne viennent pas!

Enfin une lettre du capitaine de vaisseau de Marolles annonce leur mise en marche. Mais elles n'avancent que lentement sur la ligne de chemin de fer, qu'elles réparent entre chaque étape. Et Pékin devient un brasier. La chapelle protestante brûle, l'église du Tong-Tang brûle, l'église du Nang-Tang brûle, la maison des élèves interprètes brûle; le père Garrigue est tué.

On brûle, on se bat.

La cité chinoise se hérissé de barricades; les Autrichiens et les Allemands tirent du haut des

murailles sur le guet. Dans la nuit, au seuil de la plaine sans lune, ce sont des torches qui flambe, les torches des Boxeurs...

...Le Si-tang (l'église) brûle; le père Doré est massacré; Cha-La-Eul et la porte de Tsién-Men brûlent; l'extrémité de la rue des Légations brûle, lorsque les Japonais, dans une charge à la baïonnette, crèvent 50 incendiaires sur le sol. Le reste prend la fuite...

Et le 17 juin, c'est encore l'usine électrique qu'il faut protéger; un soldat tombe, le crâne brisé par une balle... Et pendant ce temps-là, le Tsong-li-Yamen affirme sérieusement qu'il répond de la vie de tous les Européens, si leurs troupes ne rentrent pas au Palais. Le prince Tchouan est décidément un pince-sans-rire de première force. S'il parle, ses Boxeurs agissent. Ils attaquent de nouveau le Peï-Tang, mais le Peï-Tang se défend et leur tue quarante hommes.

Et l'université brûle, et le télégraphe brûle... Et le gouvernement impérial, qui ne voit pas arriver de renforts, donne maintenant vingt-quatre heures aux ministres pour évacuer Pékin. Après quoi, sans doute, il les fera massacrer tout à son aise sur les chemins.

Ce fut une journée tragique que celle du 20 juin. Acceptera-t-on, n'acceptera-t-on point? Si l'on va au Tsong-li-Yamen rendre réponse, un guet-apens est à craindre. Et d'un autre côté, si l'on n'y va pas?....

Le baron de Ketteler ignore ces hésitations. Il

ira seul ; mais un garde de la police chinoise le suit et à bout portant lui tire un coup de revolver dans la nuque.

Son interprète, M. Cordès, se jette à son secours. Il reçoit une balle dans le ventre. Il n'a que la force de se traîner jusque devant la porte d'une mission méthodiste, qui le recueille.

Ketteler mort, les ministres décident de ne plus partir. A quatre heures, l'ultimatum cesse.

Le feu recommence. Attaque de la légation d'Autriche et de la douane : les ennemis essayent d'y mettre le feu, mais les troupes françaises et autrichiennes chargent et déblayent la place. Le lendemain, 21 juin, l'incendie éclate quand même. Les Boxeurs promènent leurs torches aux quatre coins de la cité, se précipitent au pied des murailles, cherchent à les escalader à coups de griffes, tombent en tas sous la mitraille. Et d'autres arrivent et d'autres encore, plus nombreux, plus fous encore, emplissant la nuit de leurs hurlements.

La légation d'Italie, la légation de Hollande, la légation de Belgique, brûlent...

La fusillade et le canon n'arrêtent plus. C'est une pluie d'obus et de balles. Et toujours le flot boxeur cognant les murailles ! On décide de sortir pour le repousser ; on ne réussit pas. Par trois fois nos forces se brisent, sont obligées de battre en retraite.

Dans cette confusion, sir Claude Macdonald prend le commandement général. Et ce soir-là, encore

sous le feu des Boxeurs, le prince Tchouan et l'impératrice se moquent délicatement de nous en faisant afficher une proclamation annonçant que les troupes célestes protégeront les troupes européennes.

Étrange protection.

Le 26 juin, alertes continuelles sur le glacis. Les Allemands d'abord tiennent seuls; bientôt les Autrichiens et les Français les remplacent. Nouvelle délibération des officiers. On ne s'entend pas mieux que la veille et sir Claude Macdonald, commandant en chef, continue à ne rien commander du tout.

Pendant ce temps, le lieutenant de vaisseau Darcy défend héroïquement la légation de France attaquée sur ses quatre façades; le deuxième maître de manœuvres Le Goanec est tué à ses côtés. Le danger augmente. Les autres légations, menacées; demandent des renforts, mais où les prendre? Les ordres se croisent et s'entrecroisent, les obus aussi. Les Boxeurs se reforment en masse; le capitaine Labrousse fait une sortie désespérée, les rejette contre la muraille; l'aspirant Herbert, qui dirigeait le tir du haut d'un toit, est tué par une balle au front.

Le 30 juin, c'est au tour des Allemands d'être attaqués. Un combat d'artillerie s'engage; les Japonais viennent à leur aide et, une fois de plus, les Boxeurs sont repoussés.

Et, une fois de plus, le Tsong-li-Yamen écrit aux ministres pour protester de ses bonnes intentions, donnant l'assurance que la Chine ne veut pas faire la guerre à l'Europe.

Mais, une fois de plus encore, le canon se charge de démentir l'impératrice et le prince Tchouan. On bombarde l'hôtel Chamot et la légation de France. Les Chinois entrent par une porte abandonnée et le petit groupe qui tient la place, est forcé de reculer en s'abritant derrière des sacs de thé.

Quelques heures plus tard, c'est la douane que l'on-entoure. Le commandant autrichien Thomann, qui se jette à sa défense, est éventré par un éclat d'obus, mais la douane est sauvée.

La situation devient de jour en jour plus angoissante.

Les troupes n'arrivent pas. On s'est résigné. Elles arriveront quand elles arriveront ; on se défendra seuls jusqu'au bout.

Le 11, le 12 et le 13 juillet, suite d'attaques incessantes. Deux prisonniers apprennent aux assiégés que les murs de la légation de France sont sapés par une mine. Il faut faire immédiatement une contre-mine ; des volontaires s'offrent, car le feu ne laisse pas aux soldats une minute de calme. A midi, les retranchements chinois sont enlevés au pas de charge, et deux heures plus tard, on se fusille à bout portant dans la rue de la Douane. Deux mortiers éclatent à ce moment, le canon fait rage. La barricade de la grande porte de la légation est arrachée comme

une toile. Un flot de Chinois emplit la cour. Les Français débordés se réfugient dans une tranchée à quarante mètres de là et continuent à tirer; les Allemands viennent à leur aide. Un nouveau combat s'engage, presque corps à corps; les Boxeurs s'enfuient, mais, le soir même, ils prennent leur revanche en incendiant la maison de l'interprète Filippini.

Alors, pour la quatrième fois, le Tsong-li-Yamen engage les ministres à se retirer; il veut bien leur promettre sa protection absolue. Seulement, les ministres qui savent à quoi s'en tenir sur ces promesses, répondent que c'est à ces promesses qu'ils croient le moins. Que les Chinois commencent à ne pas tirer et l'on verra....

Le feu cesse immédiatement. Une sorte de trêve semble s'organiser.

Le 18 juillet, les mandarins viennent chez le premier secrétaire d'Angleterre. Ils demandent, de la part du prince Tchouan, les bons offices de l'Europe pour aider leur pays à sortir de sa situation difficile. L'impératrice insiste de son côté et envoie au corps diplomatique, en gage de reconnaissance, un grand panier rempli de fruits.

C'est la paix et c'est la guerre encore. On ne sait plus. L'impératrice nous envoie des fruits, et ces fruits sont à peine mangés, que le colonel japonais Shyba apprend que de grands renforts sont arrivés à Pékin (4,800 hommes du Chan-Si avec 9 canons) et qu'une attaque est imminente.

On se fortifie, on se barricade comme on peut.

A minuit, des coups de fusil éclatent. Petite manifestation. Les Chinois protestent et viennent dire que ce sont les Européens qui l'ont voulu. L'imbroglio persiste. Est-ce la paix, est-ce la guerre? On n'en sait pas encore davantage. Et voici encore venir le prince Tching, qui réclame avec de grands gestes, le départ immédiat des ministres. Il se déclare prêt à expédier de leurs nouvelles en Europe, pourvu qu'ils promettent de ne faire dans leurs dépêches aucune allusion aux événements politiques actuels. Les ministres remercient le prince Tching de sa communication et l'envoient promener poliment.

L'espoir revient. Les troupes alliées, d'après les renseignements du colonel Shyba, ne seraient plus qu'à 40 kilomètres.

Mais que de bruits circulent encore! On dit que la cour fait ses préparatifs de départ, que tout l'intérieur de la Chine va se soulever, que déjà 10,000 réguliers campent près de Pékin. D'un autre côté, des envoyés du Tsong-li-Yamen arrivent à la légation d'Allemagne, avec deux lettres : la première, de l'impératrice qui, tenant à son rôle de pourvoyeuse officielle, annonce qu'elle distribuera aux assiégés, des melons, des aubergines, de la glace et de la farine ; la seconde, du prince Tchouan, assurant que la paix « est maintenant signée et que les chrétiens pourront désormais vaquer à leurs occupations habituelles ». Sur ces entrefaites, les mandarins font leur entrée, comme par hasard. On

apporte les melons de l'impératrice, le champagne de l'impératrice. On boit à la fraternité des peuples, on cause à cœur ouvert. Les représentants gouvernementaux affirment que toute la Cour est maintenant contre les Boxeurs, que la Cour comprend le mal que les Boxeurs lui ont fait et qu'elle se dispose à les exterminer tous.

Et le lendemain, 28 juillet, les Boxeurs ne s'en portent pas mal, puisque, dès cinq heures du matin, ils recommencent la fusillade. Le Peï-Tang est attaqué plus fort que jamais. Alors on reprend le travail des sapes et des contre-sapes, on se rebarricade et l'ennemi s'enfuit, après beaucoup de poudre brûlée.

Cependant l'armée des alliés marche sur Ma-Tou, à 50 kilomètres de Pékin. C'est de l'impatience folle; tous les soirs, des volontaires, au risque de se faire tuer cent fois, s'en vont seuls sur la route à sa rencontre. Mais ils ne voient rien venir. Et le Peï-Tang est toujours de plus en plus menacé; ses défenseurs bloqués, murés. On ne sait que tenter. Voici maintenant que le service de renseignements japonais annonce que les forces européennes ont subi un échec près du fleuve, qu'il y a des troubles dans toute la vallée du Yang-Tse et que 320 kilomètres de chemin de fer ont été détruits en Mandchourie, où les Russes seraient prisonniers des Mongols. Fusillade au marché, barricades éventrées, lettres officielles du Tsong-li-Yamen annonçant que Li Hun Chang est nommé plénipo-

tentiaire, les Chinois, qui semblent renoncer à la lutte, quittent Pékin. Tout cela se succède en quelque vingt-quatre heures. C'est fini. Pas encore; nouvelle fusillade à trois heures, à cinq heures, à six heures...

Mais le soir même, un messenger arrive de Tien-Tsin avec deux lettres pour sir Claude Macdonald et le colonel Shyba.

Les troupes sont enfin parties; le 8 août elles étaient à Tsaï-Tsung, après deux combats heureux; le 11, à Tchia-Ka-Ouan. Arriveront-elles à temps? Les attaques redoublent de force. Le canon bat toujours les murs; c'est une averse de fer. Le capitaine d'infanterie de marine Labrousse, un matelot français et un matelot autrichien sont tués; un obus écrête la chapelle de la légation de France.

Le prince Tching, enchanté de ce résultat, demande une audience aux ministres. Pour quelles propositions saugrenues? C'est ce que l'on saura demain. Mais, le lendemain, on ne voit rien de plus que la veille, le prince Tching n'ayant pas jugé nécessaire de se déranger. Un exprès, en grande pompe, vient apporter une lettre dans laquelle le Tsong-li-Yamen déclare que, les Européens n'ayant pas montré de dispositions pacifiques (ils avaient tué, la veille, 1 officier et 26 soldats chinois au marché mongol), il devenait impossible de traiter avec eux.

Sir Claude Macdonald, contre son habitude, fait une réponse très énergique à cette communication de haute fantaisie. Il menace la Chine de représ-

sailles terribles et de tant d'autres choses encore que, quelques heures plus tard, le même prince Tching donne officiellement l'ordre de cesser le feu.

Que serait-ce si l'ordre n'était pas officiel?

A huit heures du soir, le 13 août, des coups de fusil partent en éventail. Une ruée de soldats s'écrase contre les barricades : hurlements de mort, mêlées de lances et de sabres; deux obus éclatent dans la chapelle. La petite troupe européenne passe la nuit sur la muraille; c'est presque un corps-à-corps. Les trois canons braqués sur le Peï-Tang tonnent sans discontinuer. Les torches étendent une nappe de flammes sur la ville. L'attaque grandit, la ruée chinoise monte comme une houle, va tout recouvrir...

Quand, à une heure du matin, une nouvelle extraordinaire, inouïe, inoubliable se répand. C'est la délivrance. Personne n'y croit après deux mois d'attente. Et pourtant il faut y croire : deux détachements de soldats de l'armée anglo-indienne viennent d'enlever la légation d'Angleterre. Ils sont entrés par un égout dans la ville. Les Américains les suivent.

Boxeurs et réguliers abandonnent leurs positions sans chercher à combattre. Trois heures plus tard, débouchent une colonne d'infanterie de marine et trois batteries de montagne sous les ordres du général Frey.

Alors commence le bombardement du Palais.

Huit pièces de 80 sont hissées sur les remparts. Les artilleurs gagnent l'entrée sud-ouest de l'enceinte tartare, s'abritent derrière les ruines d'une église incendiée et tirent. La porte, défendue pourtant par trois krupps de 75, cède au premier choc.

Il ne reste plus qu'à délivrer le Peï-Tang, battu en brèche depuis le 22 juin. Au pas de charge, on gagne l'entrée de la ville impériale. Les Japonais pénètrent les premiers, une compagnie d'infanterie de marine arrive ensuite, et, sous le feu d'enfer de l'ennemi, escalade les marches du couvent. C'est la plus belle page d'héroïsme de toute cette campagne. Le Peï-Tang est en ruines, ses murailles titubent sous la poussée des boulets. Des trente marins français qui le défendaient, sept sont tués : l'enseigne de vaisseau Henry, le deuxième maître Joannic et cinq matelots.

...En deux heures, tout est balayé à coups de mitrailles ; les cadavres s'entassent. Le restant s'enfuit, couvrant la plaine de lignes mouvantes...

Les troupes entrent dans le Palais impérial, par le pont qui sépare les deux lacs des Nénuphars.

Pékin est définitivement aux mains des Européens.

IV

Tien-Tsin, 15 septembre.

Un mattre feuilletoniste très célèbre assure en quelque part de ses œuvres, et avec infiniment de raison, que le premier bâtiment dans lequel on a l'habitude de s'arrêter, quand on arrive près d'une ville, par le chemin de fer, c'est la gare. Nous nous sommes donc arrêtés à la gare de Tien-Tsin. Mais est-ce bien une gare? Ne sont-ce pas plutôt les restes d'un campement d'Apaches ou de Pieds-Noirs, une bordée d'Attila ou, plus simplement, le travail de six mois d'un entrepreneur de démolitions?

Cela n'a plus figure de gare. Le train arrive en cet endroit tourmenté, on se demande par quel miracle d'équilibre? Il s'immobilise dans les pier-
railles et dans les vitres brisées.

Les murs de l'ancien dépôt de locomotives se découpent en dentelles qui ont pour dentellier M. Krupp d'Essen; ceux du magasin général sont

variétés de balles et de boulets et ceux de la gare elle-même, ne restent guère là que pour mémoire. Je proposerais aux différentes commissions européennes des monuments historiques, de les maintenir tels quels, à leur place, ne serait-ce que pour montrer aux sinologues et sociologues, qui ont écrit tant de pages sur l'esprit pacifique de la Chine, ce que la Chine sait faire contre l'Évangile confuciste.

Il n'y a plus rien ici que des ruines : tout est boiteux, amputé, défoncé. Seule une petite cabane en nattes dans laquelle se tient un lieutenant d'infanterie de marine française, chargé de la surveillance, émerge à peu près intacte de ce chaos. Et me voilà, avec mes bagages, sous la pluie, demandant l'hospitalité à mon lieutenant qui, très aimable, se rencogne dans le fond de sa cage et me cède quelques centimètres carrés de natte où l'eau ne tombe qu'avec modération.

Autour de nous, l'habituelle cohue des coolies se multiplie ; les troupiers japonais et russes pataugent et leurs officiers les regardent patauger. Seulement, demander ces coolies à ces officiers, pour transporter mes deux malles ? J'obtiendrais plus facilement la Toison d'Or du roi d'Espagne. J'ai beau montrer la niche me servant d'abri et mon malheureux hôte qui, pour me mettre plus à mon aise, joue au chat perché sur un angle de sa cantine, les petits yeux circonflexes des sujets du mikado restent inexorables et les Cosaques font semblant de m'ignorer.

Je crois bien que je serais encore dans l'ajoupa de la marine, si je n'avais fini par rencontrer un brouettier et sa brouette. Mais il pleut beaucoup, la brouette est vieille, son brouettier aussi. Tout cet appareil rassemblé après de si grands efforts, tourne dans la vase ; le pauvre vieux fait ce qu'il peut pour le remettre debout, sans y parvenir, de sorte que je me vois obligé de prendre sa place et que, l'un portant l'autre, nous atteignons enfin le quai de France, après avoir traversé des fondrières larges à y cacher une maison de campagne.

Aussitôt je me souviens de la description qu'en a faite M. Marcel Monnier : « Les concessions de Tien-Tsin, une ville européenne, une jolie ville de province, un chef-lieu de département quelconque avec des boulevards plantés d'arbres, de larges avenues se coupant à angles droits, un quai très encombré de marchandises où, parmi les steamers amarrés dégorgeant leur cargaison, les lourds chalands, les remorqueurs maculés de rouille et de fumée, se profile de loin en loin la silhouette blanche, le fin gréement d'un bateau de guerre. »

Ah! la jolie ville! les beaux boulevards plantés d'arbres aux branches qui tombent cassées par les combinaisons variées de la mélinite et de la poudre à canon! Ah! les larges avenues! et les rues, défilé branlant de toits découronnés, de poutres qui sortent du péle-mêle des moellons, comme les dents d'une mâchoire en bouillie!...

Rue Dillon, rue de l'Amirauté, rue du Baron-

Gros, les maisons européennes ont largement servi de cibles. La municipalité est incendiée ; les bureaux du chemin de fer sont bombardés ; le consulat de France reçoit quinze obus. C'est sur la seule concession française que se sont portés tous les coups ; la concession anglaise, le long de Victoria road, est presque intacte.

J'essaye de démêler en ce désordre, une impression fondamentale... Il me semble que je suis entré dans un immense cirque où sont entrés avec moi les principaux représentants des races civilisées. Et nous restons là tous, moins avec la préoccupation de réduire l'ennemi commun, le Chinois, qu'avec celle de montrer notre propre force à nos voisins. Au fond, ce Chinois, nous le méprisons, nous savons bien qu'il n'est pas un obstacle très sérieux, mais notre intérêt est de ne pas le dire, d'exagérer l'effort fait pour le battre et de résumer ainsi, en cet effort, tous les progrès réalisés dans notre armement et notre science de la guerre.

Effet de cirque : les Américains défilant au grand trot de leurs grands chevaux, en costume de trappeurs, succédanés de Buffalo-Bill, guêtrés jusqu'au ventre, ceinturés de cartouches. Effet de cirque : les Anglais aussi raides que Wellington dans leur uniforme khaki. Effet de cirque, triple effet de cirque : les Japonais, qui nous ont tout emprunté, jusqu'à la dragonne de leur sabre, et qui exposent cette copie avec une glorieuse naïveté, leurs rondes faces jaunes blanchissant d'orgueil sous cette friperie

moderne. Effet de cirque : les Allemands. Effet de cirque : les Autrichiens, les Français, les Russes, les Italiens qui nous envoient des troupes de leurs régiments d'élite, au son de la musique de Verdi.

L'Exposition universelle des armées de terre et de mer, année 1900, n'a pas eu lieu à Paris, mais à Tien-Tsin et à Pékin.

Et quelle bigarrure, quel impressionnisme de langues et de mœurs ! La Chine, on ne la voit plus, — du reste, il n'y a plus de Chinois, tous ayant fui dans l'intérieur. Les rues se remplissent de sonneries de clairons et de trompettes. Tous les cent mètres, des fusils se montrent : un poste est là ; toutes les nuits on est arrêté par des baïonnettes qui se croisent : « *Qui vive! Wer da! Who is there! Chi va là!* » Quelquefois on entend siffler les balles, ce sont des soldats tirant sur les pauvres chiens errants. Il leur arrive aussi de tuer un coolie par mégarde, mais ça n'a pas autrement d'importance. Il faut bien passer son temps et la cible est un exercice si nécessaire ! Les Cosaques sont de première force à ce petit jeu-là. Cachés derrière les sacs de sel qui s'entassent le long de la rive du Peï-Ho, sur une longueur de près d'un kilomètre, ils pétardent avec entrain ; les Américains leur répondent et les marsouins, que la discipline arrête, enragent de ne pouvoir tenir leur partie dans ce concert.

Et les journées passent, la monotonie de la veille venant grossir celle du lendemain. Tous ces bataillons, ces régiments, ces divisions attendent,

l'arme au pied, qu'un lot de Boxeurs leur soit signalé par les indigènes chrétiens qui excellent dans cette chasse. Alors ils partent en colonnes, ramènent quelques centaines de prisonniers et quelques douzaines de mules et de bidets. Les prisonniers, on les relâche vingt-quatre heures après, sous le prétexte qu'ils ne sont pas assez Boxeurs pour les fusiller, quant aux mules et aux bidets, on les parque dans un jardin abandonné où, faute d'avoine, ils mangent l'écorce des arbres.

Ah ! c'est qu'elles sont loin maintenant les belles rafles de guerre, d'où l'on revenait avec des charges d'argent traînées par quatre hommes, des fourrures de martre et de renard bleu, des bracelets d'or et des bouddhas de fine porcelaine ! Quand on enfonçait les portes des pagodes à coups de crosses, quand on secouait à poignées les tiroirs des meubles impériaux et que l'on brisait en miettes ce qui ne pouvait s'emporter ! C'était le bon temps ! Au palais de l'impératrice, on a trouvé cent trente millions de taëls et environ le double dans le *yamen* du prince Kong. Nous pouvons tous nous regarder en face, sans rire, en bons complices ; nous avons tous plus ou moins pillé. Aidés en cela, du reste, par les Chinois eux-mêmes, qui ont trouvé favorable cette occasion d'augmenter leur propre fortune, au détriment de celle des mandarins. Il parait que tous les grands boutons rouges n'attendent plus de l'Europe qu'une sébile et le droit de mendicité dans leur empire. Le prince Tching, deuxième co-

lonne du trône, plénipotentiaire actuel avec Li Hung Chang, reçoit, dit-on, 20,000 dollars de sir Robert Hart. Et il y a une chose plus étonnante encore : c'est que ce prince Tching, toute deuxième colonne du trône qu'il soit, arrive à toucher ses 20,000 dollars, le vol étant si bien établi que tous les courriers pour Pékin sont sûrs de se faire détrousser en route.

Mais si vous saviez avec quel facile cynisme, on arrive à accepter ce régime de partage à main armée ! Ainsi, ce matin, un soldat sikh se tenait sur le bord du quai, ayant devant lui quatre délicieuses petites montres émaillées qui, certes, ne devaient pas provenir de l'héritage de son père. J'avoue effrontément que j'avais envie de les lui acheter, le moins cher possible, quand un grand diable d'officier anglais me devança. J'aurais eu plus de chance avec un autre soldat sikh qui, toute la journée, avait promené un piano sur une charrette ; et aussi avec un cosaque qui voulait à toute force me vendre une machine électrique. Malheureusement, je n'aime pas la musique et je n'entends rien à l'électricité.

Du reste, il y a mieux à faire à Tien-Tsin qu'à acheter des montres émaillées, des machines électriques et des pianos. Si j'avais à reprendre ma vie, je m'y ferais épicier. La fortune est au bout. Pensez qu'un sac de pommes de terre se règle par 15 dollars, une bouteille de vin, 4 dollars, une botte de sardines, 3 dollars et que le kilo de viande de boucherie pourrait presque être coté en Bourse,

au prix des actions de la Banque de France. Quant au cuisinier, il est plus difficile à trouver qu'un sonnettiste sans défaut.

Ce sont tous les jours, dans Victoria road et dans la rue de Paris, des théories d'affamés qui passent. Et encore la faim, ça se supporterait au pis aller. Mais la soif ! Le pauvre soldat américain qui ne peut pas boire son litre de tafia quotidien ! Le Cosaque sans wodka ! L'Anglais sans whiskey ! Dieu préserve la reine de voir un Anglais sans whiskey ! Aussi quand un convoi de ces différentes douceurs arrive, la nouvelle se répand avec une foudroyante rapidité. Tous les magasins sont emportés d'assaut ; le patron aidé de ses nombreux boys chinois n'a qu'à tendre les deux mains qui se remplissent de piastres ; les bouteilles succèdent aux bouteilles, une trombe, une avalanche de bouteilles que l'on vide parfois d'un trait. Le soir, ces hectolitres de liquide absorbé font que les coups de fusils se multiplient à l'adresse des chiens et que le malheureux marchand est obligé de monter la garde, le revolver au poing, derrière sa porte barricadée, pour empêcher ceux qui ont encore soif de revenir boire gratis. Ce sont les seuls inconvénients de la profession d'épicier fin de siècle.

Hier, dîner chez le docteur Depasse, directeur de l'école de médecine indigène, avec quelques autres officiers qui viennent de faire la guerre. Nous parlons de la Chine, naturellement. Et chez tous ces hommes, c'est la même opinion ; tous reconnaissent

le péril jaune, tous se persuadent que dans dix ans — peut-être moins — il faudra recommencer.

— Voyez, me disent-ils, les progrès que l'armée chinoise a réalisés depuis sa campagne contre le Japon, en 1895. Voyez l'exemple du Japon lui-même. Et qu'est-ce donc que le Japon, sinon le prolongement de la Chine? Puisque les Japonais ont maintenant des canons dernier modèle, pourquoi leurs voisins n'en auraient-ils pas, eux aussi?

— Ils pourront en avoir, ai-je répondu, mais ils ne sauront jamais s'en servir.

Là-dessus une longue discussion s'engage. Le Chinois est-il ou n'est-il pas militaire? De cette mêlée, un seul fait ressort certain, indéniable : c'est que nous ne nous connaissons pas. L'Européen vit claquemuré dans sa maison européenne et le Chinois vit claquemuré dans sa maison chinoise. A Pékin, les ministres étrangers ne sont reçus, qu'une fois par année, au palais de l'Empereur, et, à leur tour, ils ne reçoivent qu'une fois par année les grands mandarins, en une de ces cérémonies dont on se souvient comme de corvées. On boit quelques coupes de champagne, on mange quelques gâteaux, on rabâche des choses insignifiantes et l'on s'en va, après force saluts.

Sans doute, les interprètes attachés aux légations pourraient entretenir des rapports suivis avec la plupart des fonctionnaires de la couronne, mais ils ne sont qu'un si petit nombre comprenant l'importance politique de leur charge! Les autres se

traitent de savants, futurs professeurs à l'Ecole des langues orientales, collègues de M. Devéria à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ils recherchent les vieux livres, les traduisent, les commentent; ils joignent l'étude du tartare à celle du mandchou. Ils connaissent 10,000 caractères au moins et ce qu'ils ignorent le plus, c'est ce pourquoi on les paye.

Vous pensez bien que la conversation avec des militaires ayant fait campagne, ne pouvait longtemps traîner sur la linguistique. Quand on se trouve dans une ville qui a eu, le mois précédent, le privilège d'être mise en loques par plus de 5,000 boulets, il est bien permis de parler un peu de son histoire. Pourtant, cette histoire, je ne vous la raconterai pas, car vous avez été admirablement renseigné; grâce à des correspondants qui avaient sur moi l'avantage d'être des témoins. Mais il y a tant de choses à côté, des anecdotes, des opinions, des critiques — oh! pas méchantes, il ne faut mécontenter personne! C'est la première fois que nous avons une alliance européen-américano-japonaise et l'indulgence est nécessaire aux débutants...

— Des anecdotes, vous en voulez? murmure le capitaine X..., en regardant monter au plafond la fumée de sa pipe... Quand les Chinois nous tiraient dessus, cachés derrière des planches et des murs de briques, et que nous n'avions rien, que les cadavres de nos chevaux, pour éviter la mitraille! Cette jour-

née du 12, où nous sommes restés quinze heures dans la vase jusqu'au cou!... Et pas de brancards pour emporter les blessés! On les mettait sur une planche, comme on pouvait... J'en vois encore un tout jeune, vingt ans à peine. Un boulet lui a broyé la cuisse. Passe un officier qui lui demande des nouvelles de sa blessure : « Oh! ce n'est rien, il me manque une jambe, mais je m'en f..., les forts de Tien-Tsin sont pris! » Et cet autre haché par un éclat d'obus? Le docteur va le ramasser : « Laissez-moi, monsieur le major, allez, je suis perdu; ne passez pas votre temps à me soigner. » Et Sabouraud, le chancelier du consulat de France qui, quelques jours auparavant, avait fait la même réponse! Et le lieutenant Piquerez? En revenant de reconnaissance, frappé à bout portant, il a encore la force de se traîner sur les mains, sur les genoux... Et là, écoutez bien ceci, et dites-moi s'il y a mieux dans Plutarque? Il arrive devant son commandant, il se raidit, il joint les talons, il fait le salut militaire, il s'écrie : « Mon commandant, je suis mort, mais la route est libre! » Et il meurt.

— Ces Chinois qu'on ne voyait jamais, continue le capitaine, ces Boxeurs qui se cachaient derrière les murs et nous canardaient par les fentes! Ces balles tombant drues, à ce point que les arbres en étaient tailladés! Tenez, là, sur cette barricade que vous apercevez, à gauche, devant vous, trois Japonais ont été tués en moins de deux minutes. Quand l'un était tombé, l'autre prenait sa place, impassible...

Et les Russes, d'une bravoure magnifique et bête en même temps, car ils ne savent ni ne veulent s'abriter... Les Allemands, très corrects, allant au feu comme au prêche. Les Américains, excellents éclaireurs, mais en troupes valant moins, faute de vraie discipline. Et maintenant, que dire de nos marins et de nos marsouins français? Les marins, des modèles; et les marsouins!...

— Sacredieu! disais-je à ceux de ma compagnie, baissez-vous donc, vous allez vous faire enlever la tête!

— Pas de danger, mon capitaine, on voudrait jamais rester en Chine.

— Si nous avions eu affaire à des ennemis sachant réellement se servir de leurs armes, que de pertes n'aurions-nous pas éprouvées avec ces enrégés qui se relevaient toujours, servaient de cibles! Mais les schrapnels passaient trop haut...

J'ai voulu revoir, à la tombée de la nuit, avec le docteur L..., la ville chinoise, le long des remparts éventrés. Les campements des soldats zébraient de leurs taches jaunes, la terre plate et nue. Les patrouilles commençaient à se croiser...

Oh! ces ruines, toutes ces ruines! Ce temple, près du Peï-Ho, dont les bouddhas tombés en travers de la porte, rappellent de monstrueux cadavres gonflés; ces maisons qui ne gardent que des pans de murs dressés comme des bras qui supplient!

ces ruelles aux ornières profondes, clapotantes de boue; cette citadelle, la masse noire de ses redans qui se détachent en barres d'encre sous le ciel plombé! Ces vieux qui sourient de peur et secouent leur tête lourde; ces vieilles qui s'agenouillent devant nous en murmurant des imprécations et des prières; cet artilleur tué le matin dans une embuscade et dont je vois passer le corps sur une civière nue... Oh! ces ruines, toutes ces ruines!... et cette mort!...

V

Pékin, 23 septembre.

Un petit homme, la moustache en brosse, les cheveux en brosse, toute sa personne en brosse, très autoritaire, très résolu, très ennemi des abstractions, vif comme une charge de poudre, rageur comme Cyrano et bon comme le pain. Quand il parle, — et il parle beaucoup, tout en sachant fort bien se taire à l'occasion, — quand il parle, d'une grosse voix de vieux capitaine enrôlé par trente ans de commandement, il découpe avec son corps des silhouettes de télégraphe Chappe, il se lève, il s'assied, il tend les bras vers le ciel, il les ramène brusquement vers la terre, il met son poing sur la table, après vous l'avoir mis sous le nez, il se relève, il se rassied, et soudain, s'apercevant que depuis une demi-heure il ne vous a pas été possible de placer un mot, il s'en excuse de façon charmante et... recommence à parler. C'est M. du Chaylard, notre consul général à Tien-Tsin, dont vous con-

mettre d'y dormir les jambes repliées... Peuplez cet abri de puces, de cancrelats et de moustiques, entourez-le de Chinois teigneux et braillards, brandissant de longues perches, qu'ils vous enfoncent dans le ventre au moindre faux mouvement de votre part ou de leur part — et vous aurez une représentation exacte de la jonque, telle qu'elle existe, depuis 5,600 ans. Cela parcourt environ deux kilomètres à l'heure et cela s'échoue.

— C'est le moyen le plus sûr, le plus rapide et le plus commode, me dit M. du Chaylard, puisque c'est le seul. Nous avons des départs tous les jours.

— Et j'arriverai à Pékin?...

— Avant la fin de l'année, soyez tranquille.

Il n'y a guère mieux, en effet : rester tranquille, prendre patience, vertu essentiellement chinoise.

Sur le tard, le lendemain, je m'embarque au milieu d'un encombrement de boîtes carrées qui, toutes, portent un pavillon européen au sommet d'un bâton. Le fleuve en est couvert. Une odeur de vieille morue et de fromage fort monte; les quais sont maçonnés de détritrus d'in vraisemblables crasses, de cahutes délabrées dégringolant en troupeaux... Nous avançons. Les représentants de nos diverses forces militaires, Russes, Japonais, Américains, Italiens, campent pêle-mêle sur les deux rives, en des attitudes dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles choqueraient un méthodiste d'Oxford. On en voit qui, tout nus, lavent leur linge à grands coups de battoirs, et d'autres ac-